

140,000 en 1792, et en 1819, nous étions 280,000 individus.

Les souvenirs populaires sont remplis de légendes sur la période de prospérité dont je parle. « Mon grand-père, dit celui-ci, ne savait que faire de son argent et le prêtait sans intérêt, sans garantie ». Un autre raconte qu'il existe, un peu partout, dans la province, des trésors cachés, abandonnés, par suite de la mort des propriétaires qui ont emportés leur secret dans la tombe. Enfin, le peuple exprime par trois mots répandus couramment son admiration pour cet âge d'or : *les bonnes années*. « Voilà une affaire qui marche comme dans *les bonnes années* ».

John Lambert, qui visita le pays en 1806, explique comment les cultivateurs Canadiens-Français employaient leur argent, lorsqu'ils ne l'enfouissaient pas dans la terre ou dans une cachette au grenier ou à la cave : ils le prêtaient aux marchands « pour rendre service », et n'en retiraient aucun profit; heureux encore s'ils ne perdaient pas la somme entière. Il n'existait pas de banque avant 1818. L'éducation de nos gens n'était nullement propre à faire fructifier les capitaux, mais ils se reposaient de ce soin sur les Écossais!

La richesse de l'Angleterre, assure-t-on, est due aux entreprises des Écossais. Cela est possible. En tous cas nous sommes très certains que, sans l'intervention de ce peuple dans notre domaine, la colonie canadienne restait misérable comme au xvii<sup>e</sup> siècle, parce qu'elle n'aurait su conquérir sans eux ni l'aisance matérielle, ni la liberté politique.

Benjamin Sulte.

Ottawa, Juillet 1898.